

Universités : fin de partie ?

Dans les ruines de l'université de Bill Readings. Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé, avant-propos de Jean-François Vallée, Lux éditeur, « Humanités », 352 p.

Jacques Pelletier

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (2014). Compte rendu de [Universités : fin de partie ? / *Dans les ruines de l'université* de Bill Readings. Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé, avant-propos de Jean-François Vallée, Lux éditeur, « Humanités », 352 p.] *Spirale*, (248), 64–66.

Universités : fin de partie ?

ESSAI

PAR JACQUES PELLETIER

DANS LES RUINES DE L'UNIVERSITÉ de Bill Readings

Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé, avant-propos de Jean-François Vallée
Lux éditeur, « Humanités », 352 p.

Publié pour la première fois en 1997, l'essai de Bill Readings se présentait alors comme l'une des premières critiques de fond de l'université contemporaine, révélant toute l'ampleur du tournant opéré par celle-ci dans la décennie antérieure. Ce virage décisif, qui ne représente rien de moins qu'une révolution, perçue par plusieurs comme une régression irréversible, Michel Freitag la décrira, pour sa part, comme un « naufrage ». Diagnostic que confirmeront également plusieurs essais parus dans le sillage de ces ouvrages pionniers, évoquant cette transformation majeure comme une véritable métamorphose d'une institution devenue une entreprise transnationale au prix, écrira Aline Giroux, d'un « pacte faustien » avec le diable, c'est-à-dire le grand capital international étendant ses tentacules à l'échelle mondiale. Le livre de Readings conserve toujours sa pertinence et son actualité dans la mesure où la crise, alors embryonnaire, n'a cessé de se développer et de s'approfondir au fil des années. Le « *diagnostic structurel* » qu'il en propose demeure donc éclairant, alors que les propositions de sortie de crise qu'il formule apparaissent datées et peuvent prêter davantage à la discussion et à la critique.

UNE UNIVERSITÉ DÉCENTRÉE ET SANS REPÈRES

La thèse centrale de l'auteur repose sur l'observation que l'université contemporaine s'est progressivement dépar-

sans trop s'en rendre compte, de sa mission fondamentale consistant à construire et à entretenir la « *culture nationale* » des États dans lesquels elle s'inscrit. Cette évacuation correspond par ailleurs à l'affaiblissement des États-nations comme piliers centraux de la gouvernance mondiale au profit des entreprises transnationales. L'université, entraînée dans ce processus, devient elle-même une « *organisation bureaucratique transnationale* », contrôlée par des administrateurs promus au statut d'acteurs centraux de cette entreprise vouée, comme on ne cesse de le répéter dans des mantras obsédants, à « *l'excellence* », cache-sexe de la « *performance* » qui régit désormais ces entreprises dont les savoirs et la formation sont devenus des marchandises.

Cette université, que Readings qualifie de posthistorique (sur le mode du postmoderne, courant intellectuel et politique au goût du jour lors de la rédaction de son livre), constitue le *terminus ad quem* de la trajectoire conduisant cette institution du modèle progressiste et rationnel, voué à l'émancipation — prôné par Kant et les philosophes des Lumières — à l'université de « l'excellence » d'aujourd'hui, dont la finalité est sans contenu. Elle a longtemps emprunté la conception huma-



niste élaborée au XIX^e siècle par les idéalistes allemands, la dotant de la mission centrale d'édifier et de transmettre une culture qui serait en quelque sorte le miroir de la collectivité incarnée elle-même par l'État. Cette « idée » de l'université, on le sait, est demeurée dominante durant deux siècles — présentant bien entendu des variations selon les pays et les périodes —, avant de s'effacer et de disparaître au profit de la forme entrepreneuriale que cette institution, devenue organisation bureaucratique, revêt aujourd'hui.

Readings consacre plusieurs chapitres de son livre à la description de cette lente métamorphose. Il signale avec justesse le caractère progressiste de l'université conçue par Kant comme une entreprise de connaissance fondée sur le principe de la raison, qui remplace la théologie comme fondement ultime du savoir. Cette discipline, mineure dans l'université médiévale, s'impose alors comme espace de réflexion privilégié, où l'on aborde les questions des fondements et des finalités, tant sur le

plines et des objets de savoir. Dans cette perspective, la littérature apparaît en effet comme l'expression figurée, symbolique, de la communauté nationale. C'est le cas en Allemagne, dans les pays anglo-saxons où l'œuvre de Shakespeare devient une référence centrale, en France où une certaine tradition littéraire est dominante, et même au Québec, dans une moindre mesure toutefois (centrale dans le cursus du cours classique, la littérature occupe une place plus modeste à l'université).

viste. Du coup, c'est le projet même de l'université humaniste qui est remis en question à travers cette remise en cause de la culture nationale, de son statut et de sa fonction dans l'université comme partie intégrante d'un projet de société élaboré dans le cadre national. À ce titre, les *Cultural studies*, auxquelles l'auteur, un Britannique qui a enseigné aussi dans les universités américaines, consacre un long chapitre, peuvent être vues comme un révélateur d'une crise qui les inclut, mais qui les déborde largement.

La thèse centrale de l'auteur repose sur l'observation que l'université contemporaine s'est progressivement départie [...] de sa mission fondamentale consistant à construire et à entretenir la « culture nationale » des États dans lesquels elle s'inscrit.

plan spéculatif que sur celui de l'agir individuel et collectif. Cela, dans le cadre d'une société désirée comme démocratique et républicaine, dans une visée universaliste, allant au-delà des frontières nationales.

Les idéalistes allemands, pour leur part, insistent davantage sur l'importance de la culture nationale, décisive dans le contexte de la construction de l'État. L'université réunit ainsi des professeurs et des étudiants dans un cadre communautaire de réflexion et de discussion favorable au développement des sciences et à la formation des individus qu'elle abrite. Dans cette relation de type essentiellement dialogique, le professeur est une sorte d'accoucheur : « *il fait le récit de la quête et de l'acquisition du savoir* », note Readings, et, surtout, il active le processus de réflexion chez l'étudiant, contribuant ainsi à son autonomie intellectuelle. Il s'agit donc de former des esprits critiques, des « têtes bien faites » pour emprunter une expression familière, plutôt que des spécialistes et des techniciens. Ce faisant, l'université apporte une contribution majeure à la société, bien que sur un mode oblique, n'étant pas directement au service de l'État qui lui reconnaît une marge de manœuvre substantielle.

Dans ce modèle universitaire, fondé sur la culture, les études littéraires remplacent la philosophie au cœur du système des disci-

Cette fonction nationaliste de l'enseignement de la littérature est souvent couplée à une fonction civique : former des « *honnêtes hommes* » capables d'évoluer dans le monde et d'y apporter une contribution significative.

Cette conception, que l'auteur qualifie aussi d'organiciste, valorise donc l'histoire et la tradition dont se nourrit la culture nationale dans les pays européens : elle préside à la constitution du corpus de textes dans lesquels la communauté est plus à même de se reconnaître et de s'identifier. Chez les Américains, ce corpus renvoie à une norme, un *canon* à élaborer dans le cadre d'une société et d'une culture à construire. Il relève donc davantage d'un consensus que d'une appartenance forgée dans la longue durée. Il remplit toutefois une fonction analogue : construire une culture nationale authentique dans laquelle le peuple américain peut trouver sa cohésion.

C'est cette mission qui est remise en question au moment où l'État-nation est ébranlé par le choc de la mondialisation capitaliste, devenue évidente après la dislocation de l'empire soviétique. La tradition et le *canon* sont interrogés à l'occasion, entre autres, de l'émergence des *Cultural studies* qui favorisent un élargissement, mais aussi un aplatissement des corpus et leur mise en perspective relati-

L'extension de ce domaine d'étude nouveau n'ébranle pas seulement les frontières et les clivages disciplinaires de l'institution : il préfigure et annonce sa dislocation et sa métamorphose dans un nouveau modèle organisationnel défini comme posthistorique, correspondant à l'ère postmoderne évoquée par Jean-François Lyotard et par Francis Fukuyama dans ses thèses fameuses sur la fin de l'histoire. C'est dans cette université dominée par l'administration et régie par le discours de l'excellence, idéologie sans fondement et sans contenu, que nous sommes désormais appelés à travailler. Il faut donc réfléchir, écrit Readings, à « *ce que signifie le fait d'avoir une université sans idée* », « *déréférentialisée* », pour reprendre un néologisme fabriqué pour mieux illustrer son propos, dont il ne reste plus que des ruines.

Cela ne signifie pas que les idées ne circulent plus en ce lieu privilégié de la réflexion, mais qu'elles demeurent le plus souvent inoffensives dans une institution qui a perdu sa raison d'être, l'idée qui l'inspirait et la mission qui la guidait.

Que faire dans ces ruines si elles ne vous font pas fuir ?

DU BON USAGE DES RUINES

Devant le spectacle affligeant que présente aujourd'hui cette institution longtemps prestigieuse, faut-il, comme le suggère, parmi d'autres, Michel Freitag, tenter de freiner le mouvement au nom de la défense de la mission culturelle de l'université dont il y aurait toujours lieu de s'inspirer et qu'il faudrait réhabiliter ? Pour Readings, il s'agit là d'une « *entreprise à la fois idéaliste et réactionnaire* ». Idéaliste, parce qu'un tel retour aux

sources est impossible, car on ne remonte pas le temps ; réactionnaire, parce qu'il impliquerait également la défense d'une culture devenue désuète, incompatible avec l'avancée irrésistible des nouvelles pratiques signifiantes, mises à jour notamment par les *Cultural studies*.

L'auteur, qui refuse aussi bien le « *militantisme radical* », verbeux et inefficace, que le « *désespoir cynique* » qui conduit à la désertion, cherche donc une nouvelle voie dans ce qu'il appelle le « *pragmatisme institutionnel* » qui suppose de trouver des accommo-

être axé, comme dans le modèle humaniste, sur l'émancipation et ne doit donc pas se soumettre, précise-t-il, à « *un grand récit marxiste* ».

Readings insiste sur ce point qu'il reprend et module en diverses variations, en soulignant fortement l'idée que l'investissement dans l'université peut et doit désormais se passer d'alibi, de projet directeur. C'est en vertu de cela qu'il rejette aussi bien le projet humaniste traditionnel, qui renverrait l'institution à un modèle antérieur hypostasié et idéalisé, que le projet

rale, sans en préciser les contours et encore moins les détails.

La perspective de l'auteur s'avère donc, dans l'ensemble, plutôt libertaire dans son orientation pratique, même si elle ne s'inscrit pas dans la mouvance anarchiste comme projet politique. Elle trouve son inspiration davantage chez les postmodernistes déçus par ce qu'ils estiment être l'échec du projet émancipateur des Lumières, repris et prolongé par la pensée progressiste et socialiste qui s'y greffe au cours des siècles suivants. Elle met bien en lumière les liens étroits entre la conception humaniste de l'université et l'État-nation, de même qu'entre l'université de l'excellence et le nouvel ordre mondial. Mais la stratégie de résistance qu'il propose est-elle à la hauteur de l'énorme défi qu'implique le renversement de cette nouvelle conception dominante de l'institution ? On peut en douter, car les « *détournements* » et les « *changements horizontaux* » prônés par Readings peuvent être accueillis favorablement et « *accommodés* » sans que la logique de la performance qui régit la grande entreprise qu'elle est devenue soit remise en question.

Pour en arriver là, il faudrait tenir compte de manière conséquente du lien inextricable que l'université entretient avec l'ensemble du système social et des fonctions qu'elle y assume, dont celle, primordiale, de la formation des techniciens, des technocrates et des cadres dont la société hyper capitaliste a besoin. L'auteur sait cela, bien sûr, mais il estime avec d'autres, à l'époque où il écrit son essai, que cette situation est indépassable, que le capitalisme a gagné de façon définitive et pour longtemps, sinon pour toujours, et donc que le discours et le projet de l'émancipation sont devenus obsolètes.

Cela explique vraisemblablement sa préférence pour les combats jugés davantage pragmatiques, permettant d'éviter le désespoir et la résignation, mais évacuant dans le même mouvement toute transformation majeure, jugée irréaliste, de l'institution. C'est la limite d'une entreprise dont l'analyse demeure globalement clairvoyante et extrêmement pertinente encore aujourd'hui pour repenser une université qui n'apparaît plus que comme une pâle copie de ce qu'elle fut et de ce qu'elle pourrait être si on ne perd pas de vue sa visée émancipatoire. ⊥

La perspective de l'auteur s'avère donc, dans l'ensemble, plutôt libertaire dans son orientation pratique, même si elle ne s'inscrit pas dans la mouvance anarchiste comme projet politique.

dements compatibles avec l'institution pour y poursuivre des activités intellectuellement enrichissantes et stimulantes en dépit de tout. Cette préoccupation est au cœur de ses chapitres de conclusion, dans lesquels il formule l'essentiel de ce que l'on pourrait appeler son « programme », versant positif d'une critique relevant essentiellement d'une démarche de déconstruction à la manière derridienne.

Readings identifie d'abord, sur le front intérieur de l'enseignement, trois dangers de l'université de l'excellence auxquels il faudrait échapper : celui du rapport hiérarchique et inégalitaire entre professeurs et étudiants qui avantage nettement les premiers ; celui, ensuite, du prétendu vide de contenu des savoirs dont il n'y aurait rien à tirer, dans une perspective relativiste ; celui, enfin, de la formation exclusive de technocrates qui devrait être désormais la première sinon la seule préoccupation d'une institution au service du marché mondial. À cela, il oppose une conception du rapport pédagogique conçu comme un « *réseau d'obligations mutuelles* », liant professeurs et étudiants, et favorisant un dialogisme de type bakhtinien qui vise la recherche et le développement de la pensée, notion qui demeure floue dans le texte de l'auteur, mais qu'on peut associer, sans trop extrapoler, à celle de réflexion (critique). Ce souci, par ailleurs, ne doit pas

moderniste et progressiste visant l'émancipation, « *grand récit* » dont Lyotard, son mentor, aurait démontré la vacuité et l'impossibilité de le poursuivre dans le monde actuel. Il s'agit donc, dans ce contexte, d'opérer plutôt des « *détournements* » et des « *changements horizontaux* » relevant, selon son expression, d'« *un certain opportunisme* », bref, des révolutions minuscules sans effets sur la structure de l'institution, mais porteuses sur le terrain des pratiques. Il invoque, à titre d'exemple, l'expérimentation de projets de recherche et d'enseignement de courte durée, rompant avec le découpage séquentiel habituel qui régit ces pratiques ou encore le décloisonnement et l'assouplissement des frontières disciplinaires.

Ces nouvelles façons de faire, innovantes selon lui, traduiraient une conception inédite et originale de l'université comme « *communauté du dissensus* », recherchant non pas la cohésion et l'unité, comme le supposaient les modèles antérieurs fondés sur une idée régulatrice, mais bien misant maintenant sur les différences, le pluralisme, l'hétérogénéité, en « *complexifi[ant] l'hétéronomie* » de l'institution, sur le mode de la « *dépendance* » et non, précise encore Readings, de l'émancipation. Cela le conduit à privilégier une « *structure mouvante* » qu'il n'évoque que d'une manière très géné-